

monde; il me vient de mon amour. Ne m'étant pas toujours plié pour mon compte aux habitudes reçues, je sais mieux qu'un autre ce que coûtent ces hardiesses, et je m'en effraie pour vous. Prenez garde de n'avoir fui des tracasseries que pour vous exposer aux persécutions bien plus cruelles de la foule. Les préjugés sont des barrières qu'il ne faut généralement franchir que dans l'intérêt du devoir, non dans celui des passions.

Je crains que vous n'appreniez, à vos dépens, que la plus hargneuse, la plus tyrannique et la plus injuste de toutes les vieilles femmes est l'opinion publique.

VI.

Que de fois j'ai relu votre lettre! J'y cherche des preuves contre mes craintes, je l'épelle pour y découvrir un nouveau sens, je réussis presque à y trouver de la tendresse à force de le désirer.

Je ne sais comment cela se fait, mais, dans

toutes mes querelles avec vous, j'en viens toujours, après le premier emportement, à douter que ma colère soit juste; je finis par trouver que j'ai tort, sans doute parce que j'aime mieux m'accuser que vous accuser vous-même.

Maintenant, j'ai regret à la lettre que je vous ai écrite; je voudrais la reprendre et vous parler plus tranquillement de ce que vous avez fait. Ne croyez pas cependant que je me vante à vous de cette indulgence; je ne suis si miséricordieux, je le sais, que parce que je manque de courage, pour supporter les chagrins d'une brouillerie, et, si je finis par me trouver tort, c'est qu'il m'est trop douloureux d'avoir raison. Il vaudrait mieux, pour vous et pour moi, que je fusse moins disposé à sacrifier la vérité à ma faiblesse; la fermeté de mes mécontente-

mens finirait peut-être par vous éclairer, tandis que, maintenant, mes irritations, à l'instant rétractées, ont l'air d'un caprice fougueux plutôt que d'une juste indignation.

Mais qu'y faire? je ne me sens pas la force d'agir autrement. Si vous me frappiez au visage en pleurant, je me mettrais à genoux pour vous prier d'essuyer vos larmes. Les autres peuvent mépriser cette lâcheté; mais vous, Louise, vous devez en avoir compassion et n'en point abuser.

VII.

Merci de votre lettre, Louise, celle-ci du moins était aimable et bonne; j'aime la joie qui y respire. Vous êtes heureuse dans votre nouvelle situation : ce mot-là me console de bien des choses. Autrefois peut-être, j'aurais désiré vous savoir tourmenté de mon absence, mais l'exercice de la vie m'a fait mieux

comprendre le devoir, et maintenant je préfère votre bonheur même à votre amour.

Je sais que votre affection pour moi est plus tranquille que ne l'est d'ordinaire l'affection d'une jeune fille pour son fiancé; vous semblez m'en avertir, en vous plaisant dans votre lettre à vous dire ma sœur. Eh bien ! soit, j'accepte cette amitié sans variations et sans fièvre : soyez ma sœur, Louise, ne voyez en moi qu'un défenseur et un conseiller; ne prenez ma main étendue que pour vous y appuyer, ne voyez dans mes bras ouverts qu'un abri, ne cherchez ma poitrine que comme un oreiller plus sûr pour votre front; je trouverai encore mon rôle assez doux.

Non pas que je n'aie rêvé aussi des amours plus chaudes et plus complètes; qui n'a pas

été ivre de sa jeunesse, au moins une fois ? mais l'expérience m'a rendu de bonne composition avec la vie ; les rides de l'ame me sont venues avant celles du visage et m'ont fait sage de bonne heure. Long-temps sevré de toutes les joies, les moindres me sont précieuses, et avoir une sœur qui m'aime est beaucoup pour moi, que personne n'a jamais aimé.

Et puis, qui peut sonder les mystères de l'amour ? Qui sait si, dans une intimité plus profonde, nos ames ne se comprendront pas mieux, et si vous ne finirez pas par m'aimer, comme les enfans leurs mères, par imitation ? En attendant, croyez en moi et soyez heureuse. Je crains que mon séjour ici ne se prolonge indéfiniment. Je vois la possibilité de tirer du domaine de M. Paulin beaucoup plus que nous ne l'espérions, en abattant

une partie des forêts qui le couvrent et en le divisant ; mais cette nouvelle combinaison retarderait indéfiniment mon retour.

Cette considération me porte par momens à y renoncer, puis des scrupules me viennent ; je songe aux engagemens que j'ai pris à Rennes, aux avantages personnels que je sacrifierais ; je me dis qu'en reculant de quelques mois mon départ je pourrai retourner vers vous plus riche et plus sûr de vous faire heureuse. D'ailleurs, maintenant que je vous sais à l'abri de toutes tracasseries, j'aspire moins vivement à un prompt retour.

Et cependant je balance toujours, je regarde mon isolement, je songe à vous, je vois Rennes dans mes songes, je me promène sur le mail, votre bras passé au mien,

et alors je suis prêt à renoncer à tout et à partir. Aurai-je encore bien long-temps le courage d'attendre ? Serai-je assez fort pour rester seul et loin de vous ?

XI.